

Effets moraux – Jugement du pédéraste sur lui-même

Par Georges Hérelle

Wesphal s'est posé la question de savoir si les individus atteints de cette perversion étaient heureux. D'après lui, ils ont la conscience douloureuse de leur état anormal. Le malade cité par Charcot et Magnan (*Archives de neurologie*, 1883) a en effet une entière conscience de son état maladif, et est très malheureux.

Krafft-Ebing, au contraire, pense que ces malades sont heureux de leur état, et malheureux seulement des obstacles que l'opinion et la loi opposent à leurs penchants.

Selon le Dr Gley (*Revue Philosophique*, janvier 1884), Krafft-Ebing a raison : « Car en définitive, l'état de ces malades est pour eux l'état naturel ; mais les conditions sociales, leur éducation etc. les empêchent de satisfaire leurs désirs et même les forcent de lutter contre ces désirs. »

* * *

Ernest m'a écrit (voir sa lettre, 1888 ?) que ces passions étaient un affreux malheur ; et néanmoins il persiste à y consacrer sa vie et il y trouve souvent un bonheur effectif, bien plus, le seul bonheur essentiel qu'il soit capable d'éprouver.

J'ai pensé sincèrement pour mon compte, en bien des circonstances, que cet état était un grand malheur. Et néanmoins, je suis absolument incapable de m'en détacher, et, hors de ce cercle fatal, rien n'a pour moi d'intérêt réel ; dans ce cercle au contraire tout me fascine, même ma propre douleur.

En thèse générale, Krafft-Ebing me paraît être dans la vérité. Mais la situation morale dont il s'agit est fort complexe, et je vais tâcher de l'analyser sommairement.

1°) Abstraction faite des considérations de milieu, de société, d'utilité, etc., c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas la question même, de tout ce qui n'est pas l'amour, le pédéraste se plaît à lui-même. Et comment en serait-il autrement ? L'instinct de l'amour est sans nul doute l'un de ceux qui tiennent le plus de place dans notre vie, l'un de ceux auxquels nous attribuons le plus d'importance ; cela est vrai surtout du pédéraste psychique, qui rapporte à sa passion tout ce que son esprit conçoit d'idéal, et en qui la faculté d'aimer est prodigieusement développée. Là est le vrai centre de sa vie morale. Mais sa constitution mentale fait qu'il ne peut concevoir l'amour que sous la forme qui lui est propre ; sous cette forme seulement il lui paraît une réalité, un objet de prix. Si sa culture intellectuelle lui permet de se représenter l'amour des femmes, ce n'est que par comparaison avec son propre amour, par construction imaginaire, comme un roman qui ne deviendra jamais pour lui une réalité. Au contraire, son propre amour lui paraît nécessairement une chose très bonne, le vrai bien de la vie, et, somme toute, la fleur et la perfection de son être : c'est en cela qu'il s'épanouit ; pour tout le reste, il végète.

Aussi, dans les sociétés où la pédérastie s'est développée largement et sans obstacles, comme dans l'Athènes de Périclès, cette anomalie affecte-t-elle bien vite les allures d'une distinction aristocratique. Nous en avons la preuve même dans le plus virulent pamphlet qui ait été écrit contre un pédéraste, dans le discours d'Eschine contre Timarque : l'accusateur convient que, lui aussi, a aimé, qu'il a composé des poésies amoureuses, qu'il s'est battu pour ses jeunes amis ; et il ajoute : « aimer des jeunes gens beaux et modestes, c'est, selon moi, la marque d'un cœur sensible et bien né ; ...il est beau d'être aimé chastement, mais le débauché qui se vend est un infâme. » Son mépris ne tombe que sur la prostitution vénale : l'amour d'un garçon honnête lui semble, comme à Euripide qu'il cite, le signe de la vertu. Platon va bien plus loin encore : dans *Phèdre*, il fait de la vertu le monopole « des philosophes et de ceux qui auront aimé les beaux garçons d'un amour philosophique. » Toute l'Antiquité grecque distingue deux Vénus, la Céleste et la Vulgaire ; la première préside à l'amour des garçons ; la seconde à l'amour des femmes.

Le pédéraste a donc une tendance secrète, non seulement à chercher son bonheur dans sa passion, mais encore à s'en faire un objet d'orgueil : il se croit volontiers supérieur à ceux qui ne sentent pas comme lui ; du fond du cœur, il est disposé à juger que l'orthodoxie amoureuse est une vulgarité, tandis que sa manière d'aimer est une distinction et un raffinement ; un petit apprenti écrivait à Ernest du fond d'une campagne : « Ici, personne n'a de sentiments *distingués*. » Incapable qu'il est de pénétrer

profondément la vie psychologique d'autrui, cette vie lui paraît une sorte d'imitation pâle de la sienne ; il ne peut sympathiser avec les amours régulières, dont il ne sent pas bien les causes ; ces amours lui paraissent inévitablement des crises, des accès de fièvre ; les siens seuls sont pour lui légitimes dans leur principe. Pour un rien, ce sont ces amours normales qu'il déclarerait des monstruosités ou des vices.

2°) Mais on a beau être amoureux, à moins d'être entièrement fou (et les pédérastes ne sont pas des fous), il faut bien tenir compte des conditions de la vie pratique. C'est ici que commence le malheur des pédérastes.

Ils ont beau juger que l'opinion qui les condamne est ignorante et inique, qu'elle méconnaît le vrai caractère de leur amour, qu'elle n'a aucune autorité pour anathématiser ce qu'elle ignore, il reste malgré tout que cette opinion est contre eux, plus forte qu'eux, et qu'à moins de s'exposer à être nécessairement brisé, il faut s'imposer mille contraintes, mille hypocrisies, et un secret tout à fait contraire à l'expansion naturelle des sentiments sympathiques. C'est une gêne, c'est un ennui, c'est un supplice de tous les instants, d'être obligé de dissimuler les moindres mouvements de son cœur, d'affecter de l'intérêt pour des choses auxquelles on ne s'intéresse nullement, d'envelopper d'ombre et de silence celles dont on parlerait le plus volontiers. Il en résulte très vite un sentiment d'isolement moral ; il n'y a plus de contact avec les autres hommes ; on se sent parmi eux comme un étranger, car on n'aime rien de ce qu'ils aiment et ils n'aimeraient pas ce que nous aimons.

Et pourtant, là n'est peut-être pas le plus mal ; car, en ce qui concerne les choses du cœur, il y a tant de différence entre le pédéraste et l'amant des femmes, que celui-ci n'est vraiment pas le *semblable* de l'autre, et qu'il ne se forme pas entre eux de grands besoins de société intime ; le premier se passerait assez aisément du second ; il y a même une tendance instinctive qui les éloigne l'un de l'autre ; même dans le cas où il se serait formé entre eux une liaison et où l'amant de la femme ne montrerait aucune intolérance vis-à-vis des mœurs de l'autre, cette liaison se relâche aisément, sans autre cause que le manque d'affinité de nature. Le vrai grief du pédéraste contre l'opinion, c'est qu'elle oppose sourdement un obstacle infranchissable à ses aspirations.

D'abord, elle le gêne de mille façons dans la recherche de l'objet à aimer, elle lui ôte sa liberté d'allures, elle lui impose les façons d'un suiveur clandestin, elle le condamne au rôle de quelqu'un qui médite un mauvais coup et qui épie le moment où on ne le verra pas.

D'autre part, une fois que l'amour s'est fixé, l'opinion le contraint à rester furtif, inquiet, plein d'appréhensions, craignant sans cesse le scandale d'une révélation imprévue. À quelques égards, ce mystère peut aviver la passion, lui donner plus de piquant et de poignant. Mais, somme toute, cela la contrarie brutalement dans ses tendances les plus nobles et la froisse à l'endroit le plus délicat. Dans un cœur généreux, l'amour aspire toujours à revêtir un caractère de légitimité et de justice ; voilà pourquoi l'amant désire invinciblement le mariage moral, c'est-à-dire l'union complète de deux vies, l'union stable et avouée, et, sinon la considération, du moins le consentement tacite de la société. Mais, en ce qui concerne la pédérastie, l'opinion publique s'y refuse obstinément, ouvertement, avec mépris ; pour elle, ces amours-là ne sont qu'une sale débauche ; en dépit du code, elle les assimile à de grossiers délits et s'étonne lorsqu'elle vient à apprendre que le législateur ne les a point frappés directement ; pour elle, l'amant n'est jamais qu'un vil séducteur, l'aimé n'est jamais qu'un prostitué ou une victime ; elle n'explique ce genre d'affection que par les motifs les plus honteux. Il faut donc rester dans l'ombre, se résigner à une sorte de concubinage craintif, se faire le complice de l'iniquité sociale et, quand il y a des témoins, passer comme un inconnu près de celui qu'on aime et faire à son propre amour ce cruel affront.

Lâcheté trop souvent inutile. Un hasard découvre tout, et on est perdu. En un clin d'œil, c'en est fait de l'estime, de la considération, de la position ; si on n'a pas la fortune personnelle et l'indépendance qu'elle donne, on peut le lendemain se trouver sans pain. Il est affreux de succomber sous cette injustice, alors qu'on n'a peut-être au cœur que des sentiments tendres, honnêtes, généreux. Il est plus affreux encore d'entraîner dans sa ruine ce qu'on aime, de couvrir de boue ce qu'on respecte.

3°) Mais ce n'est point encore l'extrémité du mal ; l'assiégé n'est pas encore au désespoir, malgré la prise des ouvrages extérieurs, tant que la citadelle est debout ; et l'amant trouverait encore de la douceur dans son désastre s'il lui restait au moins son amour. La société conspire contre cet amour même et souvent réussit à le miner.

Il faut un caractère étrangement trempé pour tenir tête jusqu'au bout à cette société dans laquelle on vit, pour affirmer sans aucune défaillance une personnalité contraire au milieu, pour dire avec Médée : « Moi seul, et c'est assez ! » À moins de circonstances extraordinairement favorables, par exemple le

séjour dans une très grande ville et la liberté relative qu'elle procure, la richesse, l'indépendance des liens de famille, etc., l'amant subit lui-même l'influence de cette opinion dont il pâtit ; il sent qu'il est en désaccord avec son milieu, qu'il est déséquilibré ; il ne doute pas de l'honnêteté de ses propres sentiments, puisqu'il l'aperçoit clairement et manifestement, d'une vue directe et instinctive ; mais il finit par se demander si l'honnêteté même est une justification suffisante ; qu'importent les bonnes intentions, si, pratiquement, elles aboutissent au malheur ? Il y a des malades inoffensifs et doux, qui n'en sont pas moins des malades ; et ce malaise qu'il éprouve, cette impuissance à s'adapter à la vie sociale, cette répulsion qu'on lui témoigne, ne sont-ils pas les symptômes d'une véritable maladie ? Il ne se condamnera pas, car ce n'est point sa faute s'il est ce qu'il est ; une nécessité pèse sur lui ; mais il se plaindra de son état, il le jugera digne de pitié.

C'est aussi dans l'aimé que la société attaque ce qu'il a de plus cher. Cet aimé, en qui il avait mis toute son espérance, auquel il était prêt à sacrifier tous ses autres biens, dont il avait reçu tant de marques ineffaçables de tendresse réciproque, qui était désormais pour lui tout son bonheur présent et futur, il est incessamment circonvenu par l'opinion publique, invité pour ainsi dire à l'infidélité, au parjure. Par cela même qu'il est l'aimé, il a une nature un peu molle et impressionnable ; il reçoit aisément les influences du dehors, il s'adapte sans peine aux idées et au milieu. Or, tout lui représente le bien-être et la gaieté de la vie sous une forme tout autre que vos amours inquiètes et furtives ; ses camarades font de joyeuses parties avec des femmes, ouvertement ; c'est là qu'on s'amuse d'une façon franche, et qui fait honneur dans le monde, sans inquiétude, sans ce je ne sais quoi de sombrement passionné qui est presque inséparable de l'autre amour. Et puis, il n'avait pas de vocation bien déterminée : il a aimé à être aimé par vous ; mais il peut aimer aussi à aimer une femme ; à cet âge, la nature du jeune garçon est souvent à demi hermaphrodite, et ce sont les circonstances qui décident du début : plus tard, ce sera la pression de l'opinion et la commodité d'un autre sentiment qui fera apparaître et qui fortifiera un nouveau sexe. Vous vous apercevez un beau jour qu'on ne vous aime plus, et, dans le pessimisme où vous jettera cette déception, vous croirez même qu'on vous a joué la comédie et qu'on ne vous a jamais aimé.

4°) Après quelques expériences de ce genre, il vous arrivera probablement de désespérer de votre propre amour, d'être convaincu que tous vos efforts sont vains et que le but qui seul vous attire est un but inaccessible.

C'est un étrange désespoir que ce désespoir-là ; et mieux que tout le reste il montre le caractère véritablement pathologique de cette passion chez ceux qui en sont victimes. D'ailleurs les personnes étrangères sont tout à fait incapables d'entrer dans de tels sentiments, de les comprendre, même de se les représenter ; et, s'il arrive au pédéraste lui-même de traverser heureusement la crise et de reprendre goût à la vie, ce n'est pas sans effort qu'il parvient, après guérison, à raviver en lui l'image de cet extraordinaire abattement moral.

Le monde est plein de choses belles et bonnes ; pour ceux qui n'ont pas le cœur malade, il y a la gaieté de la lumière, la campagne verdoyante, l'amusement de la société, l'occupation de l'étude, etc. Comment comprendre que les yeux et l'esprit se ferment soudain à toutes ces choses, que la vie semble s'éteindre, que le monde devienne pareil à une cave obscure et sans chaleur ? Lorsque la pédérastie est devenue passion, elle a l'obsession d'une idée fixe, elle se transforme en monomanie, elle éteint tout le reste ; le pédéraste ne voit plus dans ce qui l'entoure que le cadre possible de l'amour dont il rêve ; mais une fois que les coups de l'expérience l'ont convaincu que ce n'est qu'un rêve et qu'il ne le réalisera pas, le monde lui devient odieux, parce qu'il est en quelque sorte une perpétuelle allusion au bonheur irréalisable. Nous nous prenons à haïr ceux qui nous rappellent obstinément méchamment une secrète douleur ; et la nature nous semble méchante, lorsque l'étalage de ses splendeurs nous force tout à la fois et à penser à l'amour et à penser à l'impossibilité de l'amour.

Qu'aimais-je dans ce soleil, ces bois, ces jeux ? Un lieu pour aimer, une fête d'amour. Mais je sais maintenant que cela n'est pas, que cela ne peut pas être. J'ai recommencé dix fois, et dix fois j'ai échoué misérablement. Faudra-t-il donc recommencer encore ? Mais à quoi bon ? L'échec est certain. Au moins, si je pouvais m'intéresser à quoi que ce soit, c'est encore vivre, et toute ma puissance vitale s'est concentrée sur l'amour impossible. Que m'importe l'art, la science ? Je n'ai de goût que pour aimer, je n'ai de curiosité que pour la secrète émotion des cœurs. Ma vie n'a plus de but, plus de ressorts, puisque la seule chose que j'aime est définitivement hors de ma portée. Je n'attends plus rien de l'avenir, et je me prends en pitié dans mon passé. Ce que j'ai voulu, quoiqu'on dise, c'était quelque chose de bon, d'honnête, de dévoué, de bienfaisant ; je demandais peu, et j'offrais tout. Pourtant personne n'a voulu

de moi ; je suis comme un pauvre qui, pour manger, offre en vente à vil prix quelque délicat ouvrage de ses mains ; quand il a été repoussé de partout, il est pris d'un désespoir brutal, et briserait volontiers sous son sabot son ingrate besogne. Il faut donc mourir de faim ? Oui, quand il est démontré qu'on ne peut obtenir de pain d'aucune manière. Et l'on meurt de faim par une radieuse soirée d'été, au milieu des splendeurs du soleil couchant, aussi bien que dans la boue et les brouillards d'une nuit d'hiver.

